

---

Paul Bensimon

## Didier Coupaye, l'artiste en traduction

Un voile de tristesse est tombé sur le monde des traducteurs littéraires lorsque Didier Coupaye s'est éteint le 15 juin 2007 dans un hôpital parisien. C'est que sa rayonnante présence était si forte et si ancienne qu'elle en était devenue réconfortante – *nourricière*. Dans sa silhouette claudicante et familière on avait fini par voir une sorte de vaillance, et son handicap même, allié à son éternel humour, semblait signaler un être indestructible.

Un grave accident de voiture survenu en 1961, à l'âge de vingt-sept ans, avait fracassé ses jambes et sa jeunesse. Didier Coupaye, désormais paraplégique, était enfermé dans une « prison cellulaire », pour reprendre les mots de Tennessee Williams évoquant la captivité de l'homme à l'intérieur de son propre corps. Comment ne pas voir dans la traduction littéraire, qui est passage, mouvement, migration favorisée par « la motion violente de la langue étrangère » (selon les mots de Rudolf Pannwitz), un moyen pour lui de recouvrer une forme de liberté ?

C'est la science-fiction qui attire le jeune traducteur. Il traduit des textes de G. A. Morris, Fritz Leiber, Frederik Pohl, Peter Phillips, dans deux grandes anthologies publiées en 1974 : *Histoires de fins du monde* et *Histoires de robots* (sous la direction de Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis et Gérard Klein).

Rien de surprenant à ce que ce moderne Prisonnier de Chillon découvre bientôt de plus larges chemins de liberté dans la traduction et la retraduction de Faulkner, pour beaucoup d'écrivains français « le romancier absolu » (l'expression est de Pierre Assouline), peut-être aussi – avec Joyce – l'écrivain le plus intraduisible qui soit, donc celui qui *appelle* le plus impérativement la traduction. « Il n'y a que l'intraduisible qui soit à traduire », disait Derrida. Cet engagement de Didier Coupaye est

indissociable de l'amitié passionnée, vitale, qu'il a nouée avec Michel Gresset. Jusqu'à la fin de ses jours, il traduira ou retraduit exclusivement Faulkner, presque toujours à quatre mains, le plus souvent avec Michel Gresset, dans une collaboration quasi fusionnelle. Ce sont d'abord, en 1981, les *Lettres choisies*, suivies, en 1995, des *Lettres à sa mère 1918-1925*. En 1985, dans le recueil *Idylle au désert et autres nouvelles*, Didier Coupaye, flanqué de Maurice-Edgar Coindreau et François Pitavy, co-traduit avec Michel Gresset « Le Caïd » et « Avec promptitude et circonspection » (il co-traduit d'autres nouvelles avec Renée Gibelin). Enfin, en 1989, c'est un scénario de Faulkner sur le général de Gaulle, *The De Gaulle Story*, que traduisent à six mains Didier Coupaye, Michel Gresset et Philippe Mikriammos (*De Gaulle : scénario*).

La révision est un type de retraduction qui ne dit pas son nom, souvent pour de respectables raisons éditoriales. À certains égards essentiels, la révision de traductions de grands textes littéraires *aiguise* les difficultés inhérentes à leur traduction première. « Traduire, c'est servir deux maîtres », écrivait Franz Rosenzweig évoquant la double allégeance du traducteur : à l'auteur et à la langue traduite, au public et à la langue traduisante. Réviser une traduction, c'est servir peu ou prou un troisième maître, à savoir le traducteur d'origine. Dans les années 1990, Didier Coupaye s'engage durablement dans la révision de traductions d'œuvres de Faulkner. Il co-révisé avec André Bleikasten, dans le tome II des *Œuvres romanesques* de la Pléiade (1995), la traduction par R.-N. Raimbault et Ch.-P. Vorce des *Invaincus*. Il reprend sa collaboration avec Michel Gresset pour réviser la traduction par R. Hilleret du *Hameau* (*Œuvres romanesques*, tome III, Pléiade, 2000). Son ultime travail est une ample révision à six mains, avec François Pitavy et Claude Lévy, de la traduction par R.-N. Raimbault de *Parabole*, dans le tome IV des *Œuvres romanesques* de la Pléiade (2007).

L'énergie inépuisable que déploie Didier Coupaye dans la traduction et la retraduction de Faulkner se double, pendant quelque vingt ans, d'une inlassable activité au service de la traductologie, entendue, précisément, au sens que lui donne Antoine Berman : « la réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience ». Ici encore, c'est dans une amitié fervente que s'est enracinée la vaste collaboration qui a été la nôtre. De 1983, date de la création du Centre de recherches en traduction et stylistique comparée de l'anglais et du français (aujourd'hui Centre de recherches en traduction et communication transculturelle anglais/français-français/anglais – TRACT), à 2007, année de sa mort, Didier Coupaye n'a pas seulement été de toutes les rencontres, de tous les débats, de tous les séminaires : il a co-organisé avec moi la quasi-totalité des colloques qui se sont tenus à l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle. Cela,

toujours par la parole, jamais par l'écriture. Et cette parole-là, rarement publique, était essentiellement privée : mais elle avait une force, une acuité, un pouvoir de stimulation incomparables. Les numéros de *Palimpsestes* publiés sous notre responsabilité conjointe – notamment *Traduire le dialogue Traduire les textes de théâtre, Niveaux de langue et registres de la traduction, Traduire la culture, Pourquoi donc retraduire ?* – portent la marque de cette collaboration singulière : hormis sur la page-titre, qui indique le nom des deux co-éditeurs, Didier Coupaye y reste *invisible*, alors qu'il y est *omniprésent*. Voilà qui n'était pas pour lui déplaire : cet être passionné, dont la pudeur immense, la secrète souffrance, le côté torturé se cachaient derrière le paravent d'un intarissable humour (Thackeray y eût vu « a jest with a sad brow »), fuyait tout ce qui pouvait s'apparenter aux feux de la rampe. La traduction à quatre mains plutôt qu'en solitaire, la révision à quatre ou six mains plutôt que la traduction elle-même, cela correspondait à sa personnalité profonde.

En 1981, lors de la création par Michel Gresset du Prix Maurice-Edgar-Coindreau, destiné à récompenser « le meilleur livre américain en traduction », Didier Coupaye occupe le poste de trésorier, qu'il conservera jusqu'à la fin de sa vie. Aux côtés du fondateur, il jouera un rôle-clé dans le rayonnement de ce prix.

Dans sa pratique de traducteur ou de réviseur de traductions, il était d'une incroyable exigence : c'était un perfectionniste. Dans le sillage d'Antoine Berman, il s'attachait à « amener sur les rives de la langue traduisante l'œuvre étrangère dans sa pure étrangeté ».

Salut, l'artiste !

Adieu, l'artiste !